

« LA MIE DE PAIN »

Enfert prépare le para

par Philippe VERDIN

Paulin Enfert, le fondateur de la Mie de pain, la plus importante œuvre d'accueil des sans-domicile et des sans-papiers, était un prestidigitateur de la charité.

LES PONCIFS ont la vie dure. Le XIX^e siècle aurait été l'époque de la dramatique rupture entre l'Église et le peuple. Un regard ajusté montre une réalité plus contrastée. Le XIX^e siècle fut aussi l'ère de la mission et de la charité. C'est en outre l'époque de l'engagement plein d'imagination des laïcs dans de multiples formes d'apostolats. Leurs œuvres perdurent : instituts catholiques, enseignement agricole, syndicalisme paysan, conférences de carême à Notre-Dame de Paris, conférences de Saint-Vincent-de-Paul et la Mie de pain.

Dans une biographie qui ressemble à une collection de *fioretti*, Bernard Timbal s'attache à montrer comment l'intuition apostolique de Paulin Enfert, le fondateur de la Mie de pain, s'est transformée en aventure caritative. Il brosse avec vivacité le portrait de cet altruiste original, mélange laïc de Philippe Néri et de Jean Bosco, contemporain vif et souriant d'Anatole France et d'Auguste Comte.

Au lendemain de la défaite de 1871, du siège de Paris puis de la sanglante Commune, Paulin Enfert, tout jeune sous-officier libéré de ses obligations militaires, modeste employé dans une banque, jette un regard objectif sur le quartier de son enfance, la Butte-aux-Cailles dans le XIII^e arrondissement de Paris. C'est alors l'une des zones misérables de la capitale.

(La figure joyeuse de Paulin Enfert est un modèle de laïc inventif

Pour soutenir les œuvres sociales catholiques, il se transforme en prestidigitateur, magicien, animateur de pantomimes sur les places. Il enchaîne les tours et les histoires cocasses, change de déguisements, jongle et pousse la chansonnette. Il est doué : les badauds en redemandent. Les enfants déchristianisés qui traînent dans les rues sont fascinés. Paulin les invite à jouer le jeudi et le dimanche dans les fossés des fortifs. On trimballe les quilles, les échasses et les marionnettes dans une guimbarde tirée par la jument Trompette. Les apprentis harassés de travail respirent. Grâce à la complicité des Filles de la charité et des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, Paulin acquiert un vaste terrain en friche. Il y établit un patronage avec activité de théâtre, cours de secourisme, fanfare, préparation à la première communion et il entreprend de construire l'église du quartier, Saint-Anne de la Maison blanche.

En 1891, les jeunes proposent de venir en aide aux nécessiteux du quartier qu'ils connaissent. C'est le coup de génie de l'Esprit-Saint : les pauvres, forts parce qu'ils sont liés par l'amitié, s'occupent des plus pauvres qu'eux. C'est la Mie de pain. En 1895, l'œuvre sert 600 dîners chauds chaque jour. Des centaines de bénévoles se relayent, surtout les jeunes du quartier, mais aussi Charles Péguy qui nettoie les tables, les sergents de ville qui font

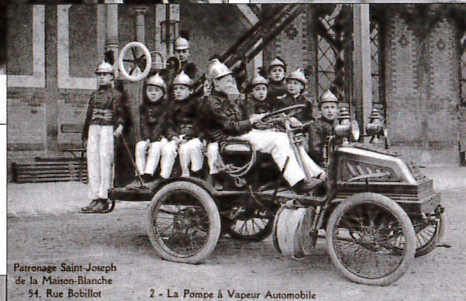
la vaisselle, les avocats qui balayent le réfectoire. Bientôt un vestiaire fournit des vêtements aux loqueteux, les étudiants en médecine offrent une consultation gratuite, des douches sont ouvertes, le « secrétariat du peuple » tenu par les étudiants en droit chez le boucher et le marchand de vin d'en face aide pour la correspondance et les papiers administratifs. L'église paroissiale est inaugurée.

En 1905, le patronage organise les premiers matches de foot importé d'Angleterre et des colonies de vacances. En 1918, à l'exemple de l'abbé Lemire, Paulin crée des jardins ouvriers Porte de Choisy. Il meurt (de fatigue) en 1922. Mais les anciens du patronage assurent la relève.

En 1923, c'est l'ouverture du ciné-club et l'inauguration du mur de pelote basque, en 1929 le lancement des groupes scouts. Bientôt la crise économique mondiale frappe la France. Les petits rentiers et les commerçants ruinés, les chômeurs, les déclassés affluent à la Mie de pain. Dans l'urgence, on organise l'hébergement des sans-abris. En 1972, le patronage sera transformé en foyer d'accueil pour les immigrés, les sans-papiers.

La figure joyeuse de Paulin Enfert est un modèle de laïc inventif, débrouillard et soucieux de faire découvrir le visage lumineux du Christ par les moyens les plus opportuns et les plus improbables. Il pourrait légitimement servir de saint patron aux jeunes des groupes d'apostolat que l'ignorance de nos contemporains tarade. Sa proximité avec Dieu et son souci permanent d'inscrire ses projets missionnaires dans la communion ecclésiale expliquent sans doute le succès de ses œuvres.

dis



Patronage Saint-Joseph de la Maison-Blanche 51, Rue Bobillot 2 - La Pompe à Vapeur Automobile



PATRONAGE S.-JOSEPH DE LA MAISON-BLANCHE ŒUVRE DE LA MIE DE PAIN 51, Rue Bobillot - Paris XIII LA CORVÉE DES POMMES DE TERRE. Les Écoliers et Apprentis viennent librement faire la corvée et servir les Pauvres, après leur Journée d'École ou d'Atelier.

Des esprits prompts à juger et qui ne savent pas retrousser leurs manches diront avec aigreur que Paulin Enfert s'est contenté de soigner les plaies sociales sans chercher à les guérir. Qu'il appartient à cette catégorie de chrétiens qui rendent l'injustice supportable et sont ainsi complices des structures d'oppression. On objectera qu'en effet Paulin Denfert, à l'instar de la sœur Rendu ou de Mgr Myriel, le héros des *Misérables*, n'a pas milité pour la révolution ni même critiqué les « structures de péché » dont parlait le bienheureux Jean-Paul II. À chacun sa vocation.

Paulin Enfert n'avait pas le génie complet d'un Frédéric Ozanam, intel-

lectuel, politique et caritatif. Mais il aimait chacun des enfants qu'il croisait. Il considérait non pas les masses à sauver, mais chaque pauvre comme son petit frère. La révolution solide et juste ne peut se réaliser qu'à partir de la révolution de l'amour. Cet axiome exigeant mis en œuvre à chaque instant de sa vie donnée a sans doute ouvert plus efficacement le chemin des réformes nécessaires que les débats enfumés des intellectuels qui signent des pétitions dans les gazettes.

Disons que l'un ne va pas sans l'autre. L'Église peut parler et défendre les droits des petits parce qu'elle commence d'abord par les nourrir, les loger, les instruire et les consoler. C'est

l'incorruptible leçon d'un François d'Assise et d'un Vincent de Paul. C'est le prophétisme de la sainteté. Il vaut toutes les théories. Il n'est pas interdit de constater qu'il suscite à chaque époque des solutions fécondes aux maux qui aliènent l'homme. Les farces d'un Paulin Enfert préparent les lois meilleures ; ses tours de prestidigitation sont l'antidote au mensonge et à l'indifférence coupable. Son sourire milite à sa manière contre la misère. Dieu merci, la joie n'est pas hostile à la justice. ■

Bernard Timbal Duclaux de Martin, Paulin Enfert. *Le jongleur de Dieu*, Cerf, 224 p., 19 €.